

MARY GENTY

UN NOUVEAU PRÉNOM POUR SE GUÉRIR

*Changer de nom et/ou de prénom pour exister,
s'affirmer dans sa vérité, ses choix de vie,
ses rêves...*

Épilogue de Eva Thomas

 *Editions*
Quintessence

Du même auteur :

L'inceste, de l'autre côté du miroir. Du fil du rasoir au fil de la tendresse, Éditions Quintessence, 2006.

Site Internet de l'auteur : www.marygenty.com

Illustration de la couverture :

Muriel Barkats

www.murielbarkats.com

© 2009 — Éditions Quintessence

SARL Holoconcept

Rue de la Bastidonne — 13678 Aubagne Cedex — France

Tél. (+33) 04 42 18 90 94 — Fax (+33) 04 42 18 90 99

www.editions-quintessence.com

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-35805-016-6

À mon père,

Ne saura-t-il jamais que ce livre est acte d'amour.

LE NOM DU PÈRE

*Je suis la chair de ta chair
Tu m'as donné ton nom
Je suis ton lien et ta prière
Tu m'as donné ton nom*



*Je suis l'enfant d'une bohème
Perle d'amour à fleur de peau
Tu m'as nommée toi dieu le Père
Et me voici lovée de mots*

*Je suis ton sang, ta vie, ta sève
Je porte ton nom
Enveloppée dans cette ascèse
Je vis en ton nom*

*Je suis l'enfant qui porte tes rêves
Désir secret d'une vie éternelle
Je suis ton ombre et ta lumière
L'histoire d'un nom sempiternel*

*Je suis de langage et de chair
J'ai besoin d'un nom
Pour exister sur cette terre
Sans contrefaçon*



*Je suis une enfant de la terre
Ton nom me relie à ses lois
C'est bien le deuil que tu dois faire
Non, je ne suis pas à toi*

*Je suis l'enfant de l'univers
Mon âme n'appartient qu'à moi
Oui, c'est le deuil que tu dois faire
Non, je ne suis pas à toi !*

PROLOGUE

Notre état-civil – nom et prénoms – est le premier patrimoine qui nous est donné lors de notre naissance. Imprégné de la mémoire de nos origines, il est la première trace verbale et écrite de notre identité. Il nous institue dans notre filiation culturelle et sociale et nous permet d'exister dans le monde.

Cependant, il y a des noms/prénoms porteurs de non-dits, de secrets, de mensonges, de folie et même de mort, qui empêchent la vie de circuler librement.

Comment peut-on être malade de son nom et/ou de son prénom au point que cela réclame un besoin vital de changement jusque dans l'acte de naissance ?

Cette question m'a poursuivie toute ma vie :

À l'âge de 22 ans, où pour faire table rase d'un passé mortifère, je change de prénom ; à l'âge de 35 ans, où la réponse de la loi face à ma plainte pour viol aggravé, m'interdit l'utilisation de mon nom de naissance pour parler publiquement de ce crime prescrit ; à l'âge de 39 ans, où dans un ultime recours pour ne pas sombrer dans la folie, j'utilise un pseudonyme pour vivre, écrire et publier mon histoire ; enfin, à l'âge de 45 ans, où par le mariage et une requête auprès du juge des affaires familiales, je change légalement de nom et de prénom.

Mon père a volé mon corps, ma culture a volé ma capacité de penser et la loi a volé mon nom. La quête de toute mon existence a été de comprendre le « pourquoi » et le « comment » de cette violence dans laquelle j'étais enfermée. Cette passion de comprendre a été le ressort de mon chemin de guérison :

- elle m'a entraînée dans le tréfonds de l'identité humaine, la mienne, mais aussi celle de ma famille et de ma culture ;
- elle m'a fait voyager dans les mondes subtils et invisibles

afin d'appréhender les liens imperceptibles qui tissent notre identité et de mieux cerner – entre autres – la notion de « violence symbolique » qui se déploie telle une pieuvre à travers notre société ;

- elle m'a fait découvrir les méandres d'un système d'éducation défectueux, que j'appelle « inceste affectif et psychologique » où j'élargis l'interdit de l'inceste jusqu'à la limite de la relation fusionnelle et possessive entre parents et enfants ;
- elle m'a mis face à ma responsabilité de femme et de mère qui se pose des questions quant à la place qu'elle laisse aux limites du père, de la loi et de la culture surtout lorsque celles-ci n'existent pas ;
- elle m'a permis d'explorer les plans les plus archaïques de la souffrance humaine et de vérifier que dans le noir le plus total, on ne voit bien qu'avec le cœur la voie qui mène vers la lumière.

Ce récit de mon parcours croise les histoires d'Eva, Cristof, Sarah et Isa. Ces témoignages, que j'ai recueillis, nous montrent la richesse des ressources de l'être humain à se « tricoter une nouvelle peau », à se renommer et à inventer le chemin qui mène hors de la folie du monde.

Écrit sur le style du récit, ce livre mêle également des passages théoriques et des transitions poétiques à travers des textes de chansons dont je suis auteur, compositeur, interprète et qui peuvent s'écouter via mon site Internet : <http://www.marygenty.com>

LE TEMPS DES CÂLINS

Je suis née *Marie-Odile X*.

X est le nom de mon père. Quel drôle de nom me direz-vous ! Mais ne pouvant pas utiliser mon patronyme de naissance – puisque mon père doit rester inconnu – j’ai choisi *X* comme identifiant paternel.

Marie-Odile est donc mon prénom. J’ai été nommée au dernier moment, car prévue sous le prénom de Christine, le sort a voulu qu’une autre Christine arrive quelques jours avant moi dans ma famille paternelle.

Mon père a de ce fait opté pour *Marie*, prénom assez commun dans sa famille. Et puisqu’il s’agissait de faire un prénom composé, ma mère choisit, *Odile*. Cette idée lui venait d’un souvenir raconté par sa propre mère : un petit garçon qu’elle avait beaucoup aimé dans son enfance, du nom d’Odilon.

Marie-Odile arrive précipitamment une nuit d’automne à 3 heures du matin.

C’est le directeur de l’école où travaille mon père comme instituteur, qui nous conduit, mes parents et moi, à la maternité.

Ma tête pointe déjà dans la voiture...

Ma mère, allongée sur le siège arrière, angoissée, hurle :

— Elle arrive !

Mon père est assis à côté de son chef. Coupable de l’avoir fait lever à cette heure-là et honteux que ma mère ait inondé le siège arrière de la voiture, il tempête : « Mais retiens-toi, tais-toi ! »...

Mon arrivée faisait déjà « éclater » les protocoles du bon savoir-vivre. Était-ce un présage ?

Attendue et désirée comme fille, j’arrive un an après la naissance de mon frère aîné. Il y aura trois autres enfants après moi. Deux filles et un garçon. Je reste la seule avec un prénom composé.

Cinq enfants en sept ans. Était-ce la fatigue qui avait fait de ma mère une femme froide et distante ?

Mon père quitta l'Éducation nationale pour aller vers d'autres activités. Il se déplaçait souvent.

J'ai le souvenir d'avoir passé mon enfance derrière la porte d'entrée, à attendre mon papa. Chaque fin de semaine, il rentrait enfin. Assise derrière la porte, j'attendais des heures durant, et enfin la porte s'ouvrait... Alors, c'était la fête... Le temps des jeux, des rires, des ballades dans la forêt où nous chantions tous ensemble... C'était le temps des câlins !

TRAHISON

Je m'étais endormie, bercée par le bruit des roues.

J'ouvris un œil et puis deux, le sol s'était soulevé autour de moi ?!
Tellement soulevé que je ne voyais plus l'horizon !

Le soleil perçait à travers les nuages. Nous étions arrivés au pays des montagnes, dans les Hautes-Alpes. C'est le premier souvenir que je garde de cette nouvelle vie qui allait démarrer loin de ma région natale, la Bretagne. J'allais bientôt avoir neuf ans. C'était le début des grandes vacances et j'arrivais vers ce qui allait devenir le souvenir le plus marquant, le plus merveilleux et le plus terrible de mon enfance : le château.

Inhabité depuis plus de cinquante ans, le château était intact à l'intérieur avec les meubles, les tableaux, les tapis, les pots de chambres, les cuvettes, les brocs et les porte-savons qui composaient le coin toilette de chaque chambre.

Vingt et une pièces, trois niveaux plus une cave remplie de bouteilles de vieux vins et un grenier qui ruisselait de trésors... Des lits à baldaquins tout décorés avec leurs tentures... La « chambre du roi » avec sa tapisserie à fleur de lys, le couvre-lit et les rideaux assortis, la chambre « de jeune fille » et son voile immaculé retombant sur les bords du lit... La buanderie et les chambres de bonnes au deuxième étage... Le sabre et le fleuret accrochés au-dessus de l'énorme cheminée de l'immense salon, les deux pianos, la table en bois qui pouvait s'allonger à l'infini... Une immense bibliothèque avec des centaines de livres... Du marbre, de la porcelaine et du cristal dans tous leurs états... Un donjon avec de larges escaliers en pierre menant dans les étages... Des mini salons dans tous les coins... Un parc extraordinaire, un verger multicolore, des petits bassins d'eau, des saules pleureurs et des sapins... Une écurie, une orangeraie, un lavoir et des balançoires...

Je m'imaginai dans l'histoire de *La Belle au bois dormant*. Le lieu était encore tout habillé. La présence d'énormes toiles d'araignées faisait penser que tout était resté figé depuis des années. En poussant chaque porte, nos regards se croisaient avec mes frères et sœurs, s'attendant à voir le corps d'une belle princesse étendu sur un lit.

Mais non ! Nous n'avions trouvé que des cadavres de chauves-souris desséchées et d'énormes araignées, nous laissant un arrière-goût de château hanté. Finalement, était-ce un conte de fées ou un cauchemar ?

Cette situation relevait du mystère. Pourquoi venions-nous habiter dans un château ?

« Mystère et boule de gomme ! » Les seules explications que nous avons réussies à obtenir étaient des raisons professionnelles : le rez-de-chaussée serait à terme occupé par des bureaux et nous, nous habiterons dans les chambres de bonnes. Nous les appelions ainsi, parce que cet étage-là n'avait rien à voir avec l'étage du dessous. Bien qu'ils soient également en bois et très hauts, les lits étaient très sobres. Ceux-là n'étaient pas à baldaquins. Pas de tapisserie non plus... Les armoires non sculptées... Les cuvettes et les brocs en porcelaine sans décors ! C'est à cet étage que nous avons trouvé toute la literie, la buanderie...

En ce début d'été 1972, notre camion de déménagement débarqua quelques jours après notre arrivée et nos meubles remplacèrent définitivement les lits de bonnes. Nous occupions, les premiers mois, la seule cuisine qui existait au rez-de-chaussée, en attendant que mon père fasse les travaux nécessaires à l'installation d'une cuisine à notre étage. Cet étage-là fut complètement transformé. Une double porte vitrée clôtura l'immense hall d'entrée, transformé en salon/salle à manger et marqua définitivement l'entrée de notre nouvel appartement. Toutefois, pendant plus d'une année, le reste du château continua à être vêtu de ses habits d'origine. Avec l'exploration du grenier, les expéditions dans la cave, la découverte de tunnels et autres cachettes... Chaque jour nous découvriions des merveilles, des secrets, des trésors...

Le hall d'entrée du premier étage abritait quatre énormes armoires fermées à clé. Impossible d'ouvrir les portes ! Impossible de trouver les clés ! Cette affaire devenait une véritable énigme à résoudre. Que pouvait-il y avoir à l'intérieur ?

Finalement, grâce à l'exploration du grenier, nous avons fini par trouver une série de grosses clés, dont la clé... de l'énigme.

Oh ! Miracle ! Des dizaines de robes de princesses à cerceaux, des jupons, des chemisiers, des dentelles, des culottes bouffantes, des ombrelles, des châles... Était-ce un rêve ou la réalité ? Il y en avait autant pour les filles que pour les garçons. À nous les parties de déguisements, les ballades de princesses dans le parc... Mais aussi les disputes, pour avoir la plus belle robe...

Les premiers mois au château furent également l'occasion de grandes fêtes. Mon père avait une vie sociale importante. Il lançait régulièrement des invitations. Il avait travaillé dans le domaine « socioculturel » quelques années, et parfois des troupes entières de théâtre arrivaient jusqu'à nous.

Souvent, toutes les chambres du château étaient occupées. C'était l'occasion d'immenses feux de bois dans le parc, avec des grillades, des sardines, des pommes de terre dans les cendres, de la musique... Jusqu'à ce que les chauves-souris survolent nos têtes et nous fassent rentrer précipitamment.

Avec l'hiver, le climat commença à se dégrader entre mes parents. Les disputes se faisaient de plus en plus courantes. Le château était grand et les cachettes nombreuses. Je les ai vus et entendus... Malgré un va-et-vient incessant, l'ambiance n'était plus à la fête.

Comment comprendre tout ce qui se passait dans ce château ? Était-ce l'enfer ou le paradis ?

L'été suivant, les travaux pour l'installation du chauffage central devaient commencer (enfin de l'eau chaude !). Les propriétaires annoncèrent leur visite et leur besoin de récupérer certaines affaires et peut-être des meubles.

Ma mère nous avait demandé de ranger les robes de princesse dans les grandes armoires. Nous les avons prises par effraction et nous devons les remettre à leur place, faire comme si nous ne les avions jamais vues.

Après avoir vainement insisté pendant plusieurs jours pour les garder, c'était avec regret que nous les avons rangées. Ma mère pensait que c'était la meilleure stratégie. Et nous lui faisons confiance.

En fait, elle était la première concernée. Elle était tombée amoureuse d'un magnifique châle brodé, qu'elle mettait depuis plusieurs mois en rêvant de se l'approprier.

Le jour « J » arriva.

Ma mère nous envoya jouer dans le parc pour ne pas déranger. Mon père était absent. Nous étions tous déguisés en indiens, avec des vieux morceaux de tissus, des plumes et de la peinture sur les joues...

Tous grimpés dans les arbres, cachés à trois mètres du sol, pour espionner le déroulement des évènements.

Plusieurs voitures passèrent sous nos pieds... Et puis, plus rien.

Soudain, on vit des hommes sortir de la tour. Les bras chargés, ils se dirigèrent vers l'endroit où nous faisons nos feux de camp. Ils allumèrent un feu. Très vite on s'aperçut qu'ils déménageaient le grenier et faisaient tout brûler. Tous les meubles du château étaient reproduits en miniatures. Nous les avons trouvés dans le grenier, c'étaient de vrais jouets de poupée. Tout comme les robes, nous les avons remis à leur place. Pourquoi brûler tout cela ? Nous étions estomaqués. Pourquoi ce carnage ? Et nous alors ?

Pendant qu'ils étaient retournés au grenier, on s'approcha du feu pour chaparder mais les hommes aux gros bras réapparurent tout à coup pour nous chasser...

Tout fut brûlé, calciné, carbonisé !!!

La bibliothèque, les livres, les robes de princesses, le châle de ma mère, des vieilles chaises, des vieux meubles... Nous étions abasourdis. Où était passée ma mère ? Écœurés, on se décida à rentrer, malgré son ordre.

Elle était là, dans les escaliers de la tour. Blême. Figée. À côté d'elle, la propriétaire nous devisageait :

— Ah ! Mais vous avez des enfants ? Comme ils sont mignons ! Vous aimez vous déguiser ? Comme c'est dommage, si j'avais su, je n'aurai pas brûlé toutes les robes ! Mais si vous voulez, il reste encore quelques jupons...

C'est ainsi que nous avons récupéré les jupons et les tabliers de bonne.

Alors que nous nous attendions à voir un camion de déménagement, à notre grande surprise tout tenait dans le coffre d'une voiture. Les propriétaires n'emmenèrent que le casque et les deux épées qui se trouvaient au-dessus de l'immense cheminée du salon !

Septembre 1973, je fêtais mes dix ans.

Ma mère avait laissé brûler toutes les robes de princesse. Pourquoi n'avait-elle rien dit ? Rien fait ?

Cette année-là s'était terminée avec beaucoup de tensions entre mes parents. Je ne comprenais pas grand-chose aux affaires de mon père, sauf qu'il était fréquemment absent, et ce malgré les bureaux au rez-de-chaussée.

Ma mère pleurait souvent. J'avais assisté à des disputes effroyables où mon père l'avait battue. Un jour, il lui avait même déchiré ses vêtements. J'étais restée, tétanisée.

Parfois, comme une portée de chatons abandonnés, nous restions cloîtrés dans une chambre, à pleurer, terrorisés, attendant que leurs cris s'arrêtent.

Et puis un jour, en février 74... Elle part... Elle disparaît... Ma mère disparaît pour de vrai.

Mon père nous a fait croire longtemps qu'il ne savait pas où elle était. Pourtant, il avait beau se cacher et parler tout bas lorsque le téléphone sonnait, moi, je savais bien que c'était elle. Mais j'étais bien obligée de le croire. Pourquoi mentirait-il ? Pourquoi nous empêcherait-il de parler à notre maman ? Pourquoi nous trahirait-il ?

Je voyais avec mes yeux, j'entendais avec mes oreilles, je sentais avec tous mes sens... Mais j'étais interdite de penser...

Au bout de quelques semaines mon père m'avait convoquée dans sa chambre. Il avait quelque chose d'important à me dire :

— Ta mère ne reviendra pas !

Il me chargeait de l'annoncer à mes frères et sœurs. Il m'avait longuement expliqué combien j'étais sa grande fille, l'aînée des filles, et qu'il comptait vraiment sur moi pour l'aider dans les tâches ménagères, la cuisine, l'entretien du linge...

Du haut de mes dix ans je prenais cette mission vraiment très au sérieux. Il fallait absolument que je m'en rende digne.

Mon père partait tellement souvent. Il fallait absolument lui donner de bonnes raisons pour qu'il rentre. Il ne fallait pas qu'il fasse comme ma mère.

Un soir, il était environ 23 heures, je me réveillais en sueur. Je venais de faire un cauchemar. J'avais une énorme boule d'angoisse et je n'arrivais pas à me calmer. Tout le monde dormait à poings fermés.

Je me suis levée pour aller voir mon père dans sa chambre. Il y avait encore de la lumière.

Je frappais tout doucement, en poussant la porte... Il était assis là dans son lit. Nu. Il dormait toujours nu...

— Qu'est-ce que tu veux ?

J'avançais jusqu'au pied de son lit. Timide, je me tripotais les doigts.

— J'ai fait un cauchemar, j'ai peur. Je peux dormir avec toi ?

Il me regardait de la tête aux pieds...

Je portais ma chemise de nuit blanche avec des points bleus. Elle était longue jusqu'aux pieds. C'est ma mère qui me l'avait offerte juste avant qu'elle ne disparaisse. Elle ressemblait à une robe de princesse, avec de la dentelle sur le col, au bord des manches et tout en bas. Je dormais toujours avec. Je la quittais juste pour la laver et la remettre tout de suite.

Il continuait à me regarder l'air troublé...

— Oui, mais ta chemise de nuit est crasseuse, je ne veux pas de toi avec ça sur le dos, vas la mettre au sale.

Je la regardais. Je tirais dessus, pour mieux voir... Elle n'était pas sale du tout !

Est-ce que j'avais le choix ? J'étais terrorisée. Je ne savais plus pourquoi. À cause du cauchemar ou de ce qui était en train de se passer ?

Mon père avait un regard étrange, hypnotisant. Pendant des années je me suis persuadée que ce soir-là il était saoul ou peut-être drogué.

Mais comment pouvais-je avoir peur de mon père, de mon papa ? C'était impossible ! Alors sans chercher à comprendre davantage, j'ai enlevé ma chemise de nuit et je l'ai rejoint dans son lit...

Toute la nuit, il a déchiré mes voiles de tendresse, volé mes habits de princesse... Je n'ai rien pu faire, rien pu dire...

J'ai dix ans et demi. Je suis en lambeaux.

Je me suis enfermée dans le mutisme.

Nous sommes tous devenus muets. Moi, tout comme mes frères et sœurs. Livrés la plupart du temps à nous-mêmes, la situation était d'une extrême violence, indicible. Mais comment dire, comment parler d'une situation qui ne pouvait même pas se penser, se palper ? Nous n'avions plus aucun repère.

Une énigme. Ce château avait toujours été et restait une énigme. Tant de questions en suspens...

Le château s'était vidé de tout. Pourquoi était-on habillés en guenilles ? Pourquoi frottait-on notre linge à la main ? Pourquoi était-on toujours tout seuls ? Pourquoi maman était-elle partie ? Pourquoi papa n'était-il jamais là ? Pourquoi mon frère aîné était-il si violent ? Pourquoi n'avait-on pas d'argent ? Pourquoi personne n'a jamais rien vu ?

Puisque personne ne voyait rien, comment, moi, pouvais-je voir ? Alors je vivais dans un monde imaginaire, avec des personnages imaginaires. Et dans les moments de rage, de désespoir, je retrouvais Nicolas. Il était doux, il était tendre. C'était comme un doudou, un chiffon doux, que je serrais, que j'agrippais...

C'était une histoire géniale, celle de Nicolas et Pimprenelle, que je vivais par procuration, à travers la télévision. Nicolas, c'était mon frère idéal...

Illusion. Je vivais dans l'illusion. Mensonge ou vérité ? Fantasma ou réalité ? Enfer ou paradis ?